

—Je le voudrais...je ne peux pas...Je suis faible et superstitieux aujourd'hui...L'idée de mesé, fer de vous m'épouvaute. Des pressentiments sombres assaillent mon esprit...Je sais que je dois partir...je sais qu'il le faut...je serai prêt quand sonnera l'heure, mais il me semble que nous ne nous reverrons plus et que je vais vous dire un éternel adieu...

Une rougeur soudaine empourpra les joues pâles de la jeune fille.

Elle baissa les yeux et balbutia :

—Il vous semble cela ?

—Je vous le jure...

—Eh ! bien, Fabrice, ne partez pas...

Le jeune homme tressaillit.

—Quoi, dit-il en regardant Mlle Baltus d'un air profondément surpris, quoi, vous voulez ?...

—Je veux bannir de votre esprit toute angoisse...l'interrompit Paula, je veux vous prouver que vos pressentiments sont menteurs...

—Mais, le monde ?

—Qu'importe le monde !...Pourvu que ma conscience soit en paix et m'affirme que je ne fais rien de mal, le reste m'est indifférent...Vous êtes mon fiancé...J'ai confiance en vous... Je mets mon honneur de jeune fille sous la garde du vôtre...Quoi de plus naturel et de plus légitime ?...Qui donc oserait étayer une lâche calomnie sur une action si simple ?...Vous occuperez un appartement situé très loin du mien dans le pavillon de droite de la villa... Demain matin vous quitterez de bonne heure votre lit, vous descendrez au jardin où je viendrai vous rejoindre. Nous assisterons ensemble au lever du soleil, au réveil des oiseaux, à l'élosion des fleurs...et vous ne direz plus, j'espère, que vous ne me reverrez peut-être jamais...

—Paula...chère Paula bien aimée, vous êtes un ange !...

—Naturellement, puisque je fais ce que vous souhaitez...répondit la jeune fille en souriant. Attendez-moi là pendant cinq minutes...

—Où allez-vous ?

—Donner des ordres à ma femme de chambre pour votre installation de ce soir.

Et Mlle Baltus s'éloigna rapidement.

Fabrice, resté seul, ne chercha plus à dissimuler l'expression d'une joie farouche.

La victoire lui paraissait maintenant certaine.

Il quitta le banc de verdure et se mit à marcher de long en large, en récapitulant toutes les chances qu'il avait désormais de sortir sain et sauf de la lutte engagée par lui contre la justice.

Frantz Rittner, René Jancelyn et Mathilde ne comptaient plus...

Jeanne allait mourir, elle était morte déjà peut-être, et les médecins ne songeaient point à voir dans sa fin prématurée le résultat d'un crime...

Edouard, si elle vivait, chose doutuse : lui coûterait quinze cent mille francs le jour de son mariage, c'est vrai, mais une telle liberalité ne l'appauvrirait guère puisqu'il était l'héritier incontesté de douze millions, et lui ferait le plus grand honneur...

Paula Baltus, compromise et obligée de devenir immédiatement sa femme, oublierait son rêve de vengeance...

Quant à Claude Marteau, il était au Havre. Quand il en reviendrait, ne serait plus à craindre...

Fabrice se disait ces choses et regardait avec un orgueil de Satan la longueur du chemin parcouru, l'immensité du travail accompli...

Maintenant le but était là, tout près, à portée de sa main :

Un bruit de pas léger vint le distraire de son triomphe.

Mlle Baltus revenait après avoir donné ses ordres...

Le reste de la soirée passa comme un éclair...

La demie après onze heures sonnait, lorsque le jeune homme songea qu'il fallait, sans plus attendre, tenter ce qu'il avait résolu.

—Chère Paula, fit-il, voulez-vous rentrer ?...

—Désjà ! murmura la jeune fille.

Il répondit en lui passant un de ses bras autour de la taille.

—Oui...Vous êtes légèrement vêtue...la nuit devient fraîche le vent de la rivière s'élève...Si nous restions dehors, vous seriez peut-être demain...

—Je veux ce que vous voulez...balbutia Paula N'êtes-vous pas à moitié mon seigneur et maître ?... Ne le serez-vous pas bientôt tout à fait ? Je dois m'habituer à vous obéir... Rentrons...

Il se dirigèrent lentement vers l'habitation.

Ils arrivèrent au vestibule où prenait naissance l'escalier conduisant aux appartements des étages supérieurs.

—Sur la petite table se trouve un bougeoir... dit Mlle Baltus. Je vais l'allumer.

Fabrice l'arrêta.

—A quoi bon ? répondit-il.

—Mais à nous procurer de la lumière, ce me semble...

—Nous n'en avons pas besoin... Voyez... Les rayons blancs de la lune filtrent à travers les vitraux et nous éclairent... J'aime cette pâle et mystérieuse clarté qui semble faite pour les amoureux comme nous... Cette lampe d'argent nous suffit pour retrouver notre chemin... Venez, cher Paula...

Les deux jeunes gens gravirent les marches de l'escalier. Fabrice soutenait sa compagne, il la portait presque.

Ils atteignirent le palier du premier étage.

—Par ici... dit mademoiselle Baltus. Votre appartement est à droite... à l'extrémité de la galerie...

Les portes et les fenêtres avaient été ouvertes afin d'établir un courant d'air et de rafraîchir l'appartement chauffé par les feux du soleil pendant une journée torride.

Un rayon oblique de la lune mettait une coulée blanche sur le tapis du petit salon et de la chambre à coucher.

Mademoiselle Baltus s'arrêta sur le seuil.

—Vous voici chez vous, mon ami... fit-elle d'une voix un peu tremblante... Je vous laisse... Reposez-vous... dormez... et rêvez de Paula qui va rêver de vous... Bonsoir et bonne nuit... A demain...

Fabrice sentit que l'orpheline voulait se dégager des bras qui l'enlaçaient sous prétexte de la soutenir.

Il attira sur son épaulé la jolie tête brune de la jeune fille, et touchant son front de ses lèvres il balbutia près de son oreille, d'une voix plus faible qu'un soupir :

—Paula... chère Paula, je vous aime... Paula... chère Paula, je vous adore !

Fabrice sentit le souffle de mademoiselle Baltus effleurer son visage, et dans ce souffle il devina ces mots :

—Moi aussi je vous aime ! moi aussi je vous adore !...

—Eh bien ! reprit-il, ne me quittez pas si vite... Entrez avec moi et causons... Il me reste tant de chose à vous dire...

—Entrer dans cette chambre qui est la vôtre... Non, mon ami... non... je ne le dois pas...

—Pourquoi ? Que craignez-vous ?... N'avez-vous plus confiance ?...

—Oh ! si... toujours !...

—Doutez-vous de moi ?...

—Jamais !...

—Venez donc...

Et pas à pas il lui fit franchir le seuil.

VIII

UN MESSAGE QUI ARRIVE À TEMPS

La première des deux pièces était un petit salon meublé d'un large divan à la mode orientale.

Fabrice fit asseoir mademoiselle Baltus sur ce divan et prit place à côté d'elle.

Il continuait à la tenir enlacée doucement.

Le grand rayon de lune les éclairait tous deux.

Paula, magnétisée en quelque sorte par l'étreinte de son fiancé, le regardait sans lui parler. Ses lèvres entr'ouvertes